



MARIE-CASTILLE MENTION-SCHAAR et PIERRE KUBEL présentent

SUZANNE CLÉMENT PASCAL DEMOLON SABRINA SEYVECOU IGOR VAN DESSEL

le rire de ma mère

ÉCRIT ET RÉALISÉ PAR
COLOMBE SAVIGNAC ET PASCAL RALITE



Durée : 1h32

LE 17 JANVIER

PRESSE

YELENA COMMUNICATION - Isabelle SAUVANON

19, rue des Martyrs - 75009 Paris

Tel. : 01 82 09 77 32

isauvanon@yelenacom.fr



synopsis

Adrien, timide, n'a pas la vie facile. Bousculé depuis que ses parents sont séparés, il partage son temps entre son père et sa mère. Un jour, il prend conscience d'une douloureuse vérité qui va tout changer, non seulement pour lui, mais également pour toute sa famille. Le jeune garçon se met à jouer dans une pièce de théâtre pour se rapprocher d'une jeune fille dont il est tombé amoureux. Dans cette période difficile, il veut comprendre ce que signifie le fait d'être courageux.

entretien
avec
Colombe Savignac
et
Pascal Ralite

Vous avez, chacun, à des postes divers, une longue expérience dans le cinéma. Qu'est-ce qui vous a décidé à travailler à quatre mains ?

C'est venu petit à petit. Nous partageons depuis toujours ce même amour du cinéma et de l'écriture. Nous écrivions depuis longtemps, chacun de notre côté des histoires différentes, mais souvent autour des mêmes problématiques : la filiation, le couple, la place de chacun au sein d'un groupe ou d'une famille, le temps qui passe... Notre collaboration est née d'un événement douloureux que nous avons vécu. On a eu envie de réfléchir ensemble à cet épisode de notre vie commune : comment faire le deuil des gens qu'on aime ? Et plus précisément comment un enfant se construit à travers cette épreuve ?

Pourquoi avoir choisi le regard d'un enfant pour raconter cette histoire ?

Tout d'abord, l'enfance, la difficulté de grandir font partie des thèmes qui nous ont toujours fascinés au cinéma et dans la littérature. Ensuite, choisir le point de vue d'un enfant nous a permis de prendre du recul, de nous détacher de ce que nous avons vécu pour entrer dans la fiction. C'était enfin une manière de rendre indirectement hommage à notre fils, Roman, qui a réussi à traverser et surmonter cette épreuve avec un cran assez exceptionnel. Roman nous a beaucoup étonnés. Quand il a su sa mère malade, il a fait preuve d'un courage fou et d'une maturité insoupçonnable jusque là. Malgré son chagrin, il s'est tourné tout de suite vers la vie. On a fini par comprendre que, pour lui, la mort n'avait pas la même signification que pour nous. Quand on a vu comment il avait affronté ce drame, comment, malgré cela, il avait réussi à grandir, on s'est dit qu'il y avait, là, quelque chose à raconter sur l'enfance et son étonnante vitalité. On a conçu notre film comme un hymne à la vie.

Pourquoi l'avez-vous appelé LE RIRE DE MA MÈRE ?

Les enfants ont parfois honte de leurs parents. Ils trouvent gênant, par exemple, que leur père parle trop fort ou que leur mère ait un rire trop aigu. Mais curieusement, plus tard, lorsqu'ils sont devenus grands, ce sont ces souvenirs là qui leur reviennent en mémoire, comme des petites madeines, et ils les triment, comme des porte-bonheurs, pour le restant de leur vie. LE RIRE DE MA MÈRE est l'expression de tout cela.

Comment avez-vous travaillé ?

Nous avons procédé par strates. L'un écrivait, l'autre le reprenait. Puis on inversait les rôles. Ainsi cela nous permettait d'avoir toujours un regard nouveau sur notre écriture. On se renvoyait la balle, comme au ping-pong. C'était très roboratif, très créatif.

Quand vous avez commencé l'écriture, vous êtes-vous fixés des règles, vous êtes-vous donnés des interdits ?

On s'est interdit de tomber dans le pathos, parce qu'on ne voulait pas céder à la facilité. On voulait raconter cette histoire, avec simplicité, quotidienneté et humour parfois. François Truffaut disait que s'il sortait du cinéma avec l'envie de vivre, c'est qu'il avait vu un bon film. C'est ce sentiment que nous voulions transmettre. L'idée que le bonheur et l'envie d'avancer peuvent aussi se construire sur la difficulté, aussi injuste soit-elle.

Vous avez réussi à faire courir comme un vent de liberté sur votre film...

C'est le personnage de Marie qui donne cette impulsion que nous voulions pour le film. Elle est très ouverte sur le monde. Elle n'est jamais dans l'apitoiement d'elle-même. Elle est dans le mouvement, elle rit, elle fait du vélo, enfourche des scooters, continue de fumer, picole un peu, drague un peu aussi, brave tous les interdits. Elle reste jusqu'au bout, dans le tourbillon de la vie. Cette liberté qu'elle incarne est contagieuse. Elle l'insufflé à Adrien qui va peu à peu se révéler et s'ouvrir au monde. De même, l'attention permanente de Romain envers son ex, la

bienveillance inattendue de Gabrielle, la belle-mère, envers cette femme qui s'impose dans leur vie, donne l'image d'une famille libre de toute convention. Le vent, le soleil, l'océan, le bruit de la ville... sont aussi des acteurs de notre histoire. Ils agissent sur les sentiments de nos personnages et nous permettent d'entrer dans leur intimité.

Au début du film, Adrien, son fils, a du mal à trouver sa place...

Il suit un mouvement contraire à celui de sa mère. Plus elle s'affaiblit, plus, malgré sa peine, il va trouver la force de s'épanouir. Pour combattre sa timidité et apprendre à parler en public, il va s'inscrire à un cours d'art dramatique. Le théâtre va être pour lui un tremplin, un moyen de s'extérioriser, de se surpasser et de se construire.



Pourquoi avez-vous fait de sa belle-mère, Gabrielle, une artiste peintre ?

Le scénario nous laissait peu de place pour développer son personnage. Il fallait comprendre Gabrielle et son évolution en quelques scènes. Utiliser la peinture nous permettait de la définir rapidement comme une femme secrète, discrète, sensible et parfois inadaptée au monde. Comme la plupart des peintres, elle n'accepte personne dans son atelier. Et lorsque pour la première fois elle laisse entrer Adrien, c'est un grand pas qu'elle fait vers lui. On comprend alors qu'elle lui offre son affection et qu'il va désormais pouvoir compter sur elle. Cette scène, se révèle être clef pour l'avenir affectif d'Adrien.

Romain, le père d'Adrien, anime un vidéoclub. C'est étonnant de lui avoir donné cette activité, qui est en voie de disparition.

Nous cherchions pour Romain un métier qui témoigne de sa ténacité, de son dévouement, de sa capacité d'endurance et de son envie, aussi, de retenir le temps qui passe et qui s'enfuit. Aujourd'hui, en ces temps d'invasion de la VOD, pour arriver à maintenir un vidéoclub ouvert, il faut être un peu nostalgique, pas mal organisé, très désintéressé, follement obstiné et éperdument passionné. Tout le Romain du film ! Et tant pis si ça paraît désuet. Nous assumons d'autant mieux ce choix que, jusqu'à sa fermeture nous fréquentions beaucoup le vidéoclub de notre quartier, et que nous continuons d'aller dans le seul de Paris qui est resté ouvert : Vidéosphère, le plus grand vidéoclub du monde à ce jour. (rires)

Au moment de l'écriture, avez-vous pensé à la réalisation ?

Non, pas à ce stade-là. En revanche, quand le scénario a été terminé, on s'est beaucoup interrogés sur la question de savoir comment on allait mettre nos mots en images et quelle couleur on allait leur donner. Le bleu a eu très vite notre préférence. On a aussi beaucoup réfléchi à la lumière et aux cadres.

Sur le plateau, comment vous êtes-vous partagés les responsabilités ?

Toutes les décisions ont été prises à deux. Le plateau ne nous a pas fait peur. Étant dans le cinéma depuis longtemps, nous nous sommes entourés de techniciens qui, non seulement avaient de l'expérience, mais étaient aussi et surtout des amis. Comme nous avons eu la chance de répéter en amont avec les comédiens, nous avons pu, pendant le tournage, poursuivre sereinement ce travail de direction d'acteurs. Franchement,

nous avons eu la chance d'être entourés d'une équipe d'acteurs et de techniciens formidables.

Vous n'aviez pas de cinéaste en tête ?

Si bien sûr, des cinéastes que nous aimons comme Claude Sautet, Maurice Pialat, Céline Sciamma, ou encore le réalisateur turc Nuri Bilge Ceylan, nous ont aidés dans notre réflexion. Et tout particulièrement John Cassavetes, pour sa manière d'être près de ses personnages, notamment dans OPENING NIGHT. Cassavetes parvient à nous faire pénétrer dans l'intimité de ses personnages sans être pour autant voyeur. Cette manière très naturelle, qu'il avait d'accompagner ses comédiens, de capter avec sa caméra, leurs doutes et leurs blessures était extraordinaire. À l'écran, cela rendait ses personnages inoubliables. Sa femme Gena Rowlands est restée l'une de nos actrices fétiches, tout comme Romy Schneider.

Deux comédiennes fortes, solaires, ardentes, et en même temps bouleversantes. On comprend pourquoi Suzanne Clément est votre Marie.

Nous avons découvert Suzanne dans LAURENCE ANYWAYS de Xavier Dolan. Son tempérament, sa photogénie, sa luminosité, sa fragilité nous avaient « bluffés ». On s'est dit qu'elle serait idéale pour incarner cette mère comme nous l'avions rêvée sur le papier, rayonnante, intense et émouvante. Elle n'a peur de rien Suzanne, elle se met au service de son personnage. Elle a une capacité de travail et de concentration impressionnante. Elle est d'une sensibilité étonnante. C'est une immense comédienne.

Pour incarner l'ancien mari de Marie, vous avez fait appel à Pascal Demolon. C'est aussi une des belles surprises de votre distribution, on ne l'avait encore jamais vu affronter, à ce point, le registre de la gravité.

On adore ce comédien depuis longtemps. Quel que soit le personnage qu'il joue, il dégage une émotion incroyable. Mais on regrettait que sa fragilité et son humanité n'aient pas encore été exploitées dans des rôles plus graves. On lui a envoyé notre scénario. Il a répondu oui tout de suite. À l'écran, son humanité est impressionnante. C'est un acteur à fleur de peau qui nous a beaucoup touchés dans son interprétation.

A ses côtés, Sabrina Seyvecou a su trouver le ton juste pour l'accompagner. C'est une comédienne délicate et fine. Son rôle et sa place n'étaient pas évidents à tenir dans cette histoire car elle devait jouer tout en retenue sans s'effacer pour autant.

Et l'enfant...

Igor, c'est un coup de foudre. Après une semaine de casting, nous l'avons choisi ! Sans aucune hésitation. C'est assez fou parce qu'on cherchait un petit garçon brun, d'environ dix ans. Igor est blond et plus âgé. Il a une maturité surprenante pour un enfant de son âge et une grande finesse dans son jeu. Il a construit son personnage avec une grande intelligence et beaucoup de précision. C'est une belle rencontre.

Qu'est-ce qui vous a apporté le plus de plaisir dans cette aventure ?

Ça a été de voir s'incarner cette histoire qu'on avait écrite pendant trois ans, de regarder les comédiens se l'approprier comme nous l'avions imaginé et d'être allés jusqu'au bout de cette aventure malgré les nombreuses difficultés d'un premier film.

Quels sont vos projets ?

Pour échapper au baby-blues de l'après premier scénario, nous en avons écrit un deuxième dans la foulée. C'est l'histoire d'un couple de cinquantenaire, dont la femme découvre après l'AVC de son mari, qu'il a une maîtresse. Encore une histoire triangulaire, où les sentiments sont malmenés.



entretien
avec
Suzanne Clément

Vous êtes une actrice star dans votre Québec natal. Mais vous traversez de plus en plus souvent l'Atlantique pour venir tourner en France. Qu'est-ce qui vous détermine ?

Je ne sais pas si je suis star au Québec, on a un star système qui est quand même modéré. Je pense que l'appel du large a toujours fait partie de moi, l'appel des voyages et du mouvement. Comme je suis un peu vagabonde, j'aime découvrir des pays, des villes et avec le travail c'est devenu possible pour moi de migrer. Je découvre mon métier autrement. Il y a le plaisir de travailler avec des réalisateurs et partenaires de jeu qui sont issus d'une autre société, une société qui, même si elle s'apparente à celle d'où je viens, possède des habitudes de vie et des normes de société différentes, une histoire et un passé collectif différents qui les a construits. C'est extrêmement riche pour moi comme contexte de création.

Quand j'ai lu LE RIRE DE MA MÈRE, le scénario m'a tout de suite plu et beaucoup touchée, il m'aurait été impossible de le refuser. Non seulement il me rappelait des choses de ma vie personnelle, mais il avait un ton un peu décalé, à la manière de celui de LITTLE MISS SUNSHINE ou des films de Wes Anderson. Le rôle qu'on me proposait avait d'étranges correspondances avec ce que je suis, dans son extravagance, son volontarisme, son entêtement, son besoin de liberté. Marie, ce n'était pas moi, mais nous avons quelques affinités.

Donc, vous traversez l'Atlantique et...

En fait je traverse l'Atlantique depuis un moment, je suis vraiment à cheval entre les deux continents depuis au moins 5 ans.

J'ai d'abord lu le scénario et ensuite j'ai rencontré Colombe et Pascal avec qui ça a été tout de suite facile de communiquer. Ils me touchent et me font rire ensemble et séparément. Leur écoute et leur humanité font partie du film à la fois dans les personnages qui les incarnent et dans la direction qu'ils ont donnée au film et je trouve ça très beau. Le film ne s'est pas tourné tout de suite. Mais, en attendant, on a travaillé. J'ai rencontré des médecins oncologues, dont ceux qui avaient soigné Nathalie, celle qui a inspiré la Marie du film. Ils m'ont parlé de son caractère, qui



pouvait être rude, de son refus absolu d'aborder, en public, sa maladie, de son penchant à l'excentricité, de son goût pour le rire, la blague et la provocation, de son côté « jusqu'au-boutiste » et, ce qui m'a le plus touchée, de sa dévastation à l'idée devoir quitter ce fils qu'elle aimait par-dessus tout. Pour moi, ça a été comme un voyage à l'intérieur de ce personnage plein d'aspérités et de fêlures, mais aussi de flamboyances.

Marie, attirée par la nuit et ses lumières, pour mieux fuir le blafard de ses jours. Marie, complexe, costaude, fragile, solaire. Comme le personnage est basé sur une femme qui a existé j'ai eu la chance d'être nourrie par de multiples anecdotes.

Interpréter quelqu'un qui a existé, devant ceux qui l'ont connu, est-ce plus difficile que de jouer un vrai personnage de fiction ?

Bizarrement non, pas dans ce cas précis. Peut-être parce que Colombe et Pascal m'ont manifesté, à chaque instant, bienveillance et confiance. Quand on prépare en amont, on fait un bon bout de chemin vers le personnage. Après, au tournage, on espère que tout cela insufflera les émotions nécessaires pour l'interpréter, être dans un état de disponibilité et voir surgir des choses qu'on n'avait pas prévu.

Psychiquement, est-ce que vous avez été « vidée » par ce rôle ?

Comme j'ai enchaîné un autre tournage tout de suite après, peut-être n'ai-je pas eu le temps de le ressentir ou d'y penser. En voyant le film pour la première fois, j'avoue que certaines émotions sont remontées.

Colombe et Pascal disent que vous les avez tellement impressionné qu'ils ont modifié leur scénario pour vous laisser plus de place.

Je ne m'en suis pas rendue compte. Ce que je peux dire c'est qu'avec moi, et avec les autres acteurs d'ailleurs, ils n'ont jamais cessé d'être dans la communication. On a tous compris qu'ils avaient pris le temps de peaufiner leur vision du film. Après, qu'ils aient ou non modifié leur script initial, je ne sais pas. Marie étant un personnage tellement autocentré, tellement avide de vivre, j'ai fait comme elle et me suis centrée sur moi ! (rires)

Comment s'est passé votre travail avec Igor, le petit Adrien du film ?

Très bien. On a eu une chouette relation tous les deux. Igor est intelligent et humainement très mature, il est très drôle et

très à l'écoute de lui-même et des acteurs avec qui il joue. Ça a été facile. Je suis assez maternelle, même si Marie, elle, ne l'est pas toujours. Je n'ai pas d'enfant, mais j'ai des nièces que j'adore ! (rires)

Et avec Pascal Demolon ?

Je ne le connaissais pas du tout. Assez incroyablement, juste avant d'apprendre qu'il allait être mon partenaire, j'avais vu par hasard trois films dans lesquels il jouait et j'ai eu un vrai coup de cœur pour cet acteur. Et voilà que LE RIRE DE MA MÈRE nous met face à face. Entre nous, ça a fait tout de suite tilt ! Il y a une complicité et une énergie un peu folle qu'on partage, qui a nourri nos personnages et ça a été très précieux. J'ai l'impression de n'avoir pas épuisé la complicité qu'on a naturellement. Il a un tel potentiel comique mais aussi humain ! Je le trouve magnifique dans le film.

Je pourrais dire la même chose de Sabrina Seyvecou, que je ne connaissais pas non plus, et que j'ai eu un vrai plaisir à côtoyer. Sabrina a de la classe, elle est intelligente, elle est toujours au bon endroit comme actrice, dans une délicatesse et une compréhension des choses. C'est une artiste.

Y-a-t-il une différence entre un plateau de tournage français et un québécois ?

Assez peu. La façon de travailler est similaire dans le sens que l'ambiance est un peu familiale. Les gens des équipes de tournage sont des artistes et artisans, impliqués, un peu bohèmes, ouverts aux rencontres et en général, passionnés par ce qu'ils font, comme au Québec. Peut-être que chez nous la méthode est un peu plus à l'américaine, un peu plus structurée par moment. Sinon, les différences tiennent surtout

au vocabulaire. Étrangement, alors qu'on partage une même langue, tant de choses diffèrent dans le vocabulaire qu'il faut s'attendre à un mini choc culturel. C'est aussi ce qui rend les choses intéressantes.

Comment avez-vous reçu le film ?

Je trouve qu'il dégage une émotion réelle pas forcée, le pari des réalisateurs est en ce sens relevé. Ce qui est sidérant, c'est que malgré son thème, on en ressort avec un vrai désir de vivre. Colombe et Pascal ont réalisé là un truc rare, rendre légères les pires choses de la vie. Je crois que ce qui est encore plus douloureux parfois c'est le fait que la vie continue malgré tout et avec tout. C'est beau et c'est rude.



entretien
avec
Pascal Demolon

Dans LE RIRE DE MA MÈRE, vous incarnez un homme chargé d'une triple responsabilité, celle de son fils, celle de sa compagne et celle de son ancienne femme. C'est très loin de vos personnages précédents. Avez-vous été surpris qu'on vous propose ce rôle ?

La route a été si longue pour moi, qu'aujourd'hui encore, quand on vient me chercher pour un rôle, et cela, quel qu'il soit, je suis toujours étonné. Mais dans le cas du Romain du RIRE DE MA MÈRE, j'avoue avoir été encore plus touché. Au fond, il y a longtemps que j'attendais ce type de personnage, qu'on ne peut jouer que sur les seules émotions intérieures. Ça a été un travail sans filet, et j'ai adoré ça. D'autant que ce rôle, en plus de me remuer intimement, exprimait quelque chose d'universel. Dans sa façon d'être à la fois au milieu d'un drame, mais sans jamais quitter le gué de la vie. Je remercie Colombe et Pascal de me l'avoir confié.

Sortir des « rails » de vos emplois antérieurs a-t-il provoqué chez vous une angoisse particulière ?

Non. La peur de ne pas être à la hauteur de ce qu'attend le réalisateur, je l'ai à chaque fois. Quel que soit son registre, porter un personnage au meilleur de ce pourquoi il a été écrit est toujours une sorte de responsabilité. Quand il s'agit d'une comédie, on se demande comment l'amener à son plus haut niveau de drôlerie. Quand on est dans un drame, l'interrogation est du même ordre, mais à l'autre bout de la chaîne émotionnelle: comment donner à faire ressentir le trouble, la douleur ou la dévastation ? Mon boulot d'acteur, c'est de trouver la note juste et d'éviter au maximum le sur-jeu et le trucage. Sans vérité, il ne peut pas y avoir identification et le spectateur risque de rester à la porte.

En dehors de votre personnage, qu'est-ce qui vous a touché dans le scénario ?

Sa force, son intelligence, son élégance et sa sincérité. LE RIRE DE MA MÈRE est une histoire comme je les affectionne, humaine et réaliste. Elle rappelle que la vie n'est pas que béatitude



et bonheurs, qu'elle est aussi tressée de drames et de difficultés sur lesquels on peut se construire, à la condition d'avoir le courage de les affronter. L'histoire de Colombe et Pascal est d'autant plus belle qu'elle ne tombe jamais dans ces vilains travers que sont le voyeurisme et le larmoiement. Elle est racontée avec beaucoup de pudeur, de subtilité et de simplicité aussi, ce qui la rend, comme mon personnage, universelle. Je crois qu'elle peut parler à tout le monde.

Dans ce film, qui raconte le quotidien de gens simples, l'art est très présent, à des niveaux divers. Votre femme est peintre, votre fils prend des cours de théâtre et, à travers votre vidéoclub, on devine en vous un « fondu » de cinéma. À votre avis, quel est l'impact de cette présence artistique ?

C'est difficile à déterminer, mais ce dont je suis sûr, c'est qu'elle apporte au RIRE DE MA MÈRE de la poésie. Une poésie de la vie, celle qui est dans l'air, à la portée de tous, perceptible par tous, accessible à tous. Il n'y a aucune leçon là-dedans, d'ailleurs aucun personnage ne la ramène. Je ne voudrais pas faire de comparaison hasardeuse, mais ce film m'évoque Jacques Brel, qui transformait en poésie, le rire comme la douleur. Chez lui, tout allait droit au cœur, tout était déchirant. Pour moi, ce film est comme ça.

Connaissiez-vous vos partenaires ?

Pas du tout. Mais le travail avec eux sur le plateau a été un régal. Igor, qui joue le petit Adrien, possède une intensité rare chez les enfants. Sabrina Seyvecou, ma compagne dans le film, a une douceur, une photogénie et une présence assez impressionnantes. Elle a un grand sens du partage. Quant à Suzanne Clément, elle dégage un peps et une humanité à faire bouger, rire et pleurer les pierres. Elle est pour moi l'équivalent québécois de Corinne Masiero. Je rêvais de tourner avec elle depuis que je l'avais vue dans LAURENCE ANYWAYS.

Comment était-ce de tourner avec Colombe et Pascal ? Qui tenait les rênes ?

Comme on le dit à propos des veilles en navigation : ils avaient chacun leur quart ! Ils ont fait leur film à quatre mains, deux cœurs, dans une seule direction, et avec une seule et même exigence. Sur le plateau, ils ont installé de la douceur et de la tranquillité. C'était très agréable, très rassurant pour tout le monde, techniciens et comédiens.

Quand on regarde votre filmographie, on s'aperçoit que vous avez souvent tourné dans des premiers films.

Les premiers films génèrent une énergie très particulière. Leurs réalisateurs qui, la plupart du temps, en sont aussi les auteurs, ont souvent mis un temps fou à trouver le financement qui, fréquemment aussi, est minime. Ces facteurs incitent les équipes à se dépasser, à inventer, à travailler dans un sentiment d'urgence. L'adrénaline circule. J'aime ça. Cela ne signifie pas que la tension est moins forte et les enjeux artistiques et financiers, moins importants sur les autres films, mais cela veut dire simplement que l'ambiance de plateau sur les premiers films est très particulière, qu'elle me touche et me dope.

Qu'est-ce qui détermine votre participation à un film ?

Le réalisateur et les partenaires, bien sûr. Mais avant tout, quand même, c'est le scénario. Jean Gabin disait qu'un bon film, c'est d'abord une histoire, avec une bonne histoire, surtout avec une bonne histoire. Je suis d'accord avec lui. Après tout, nous les acteurs, nous sommes aussi des spectateurs. Quand je lis un script, je regarde mon rôle, bien sûr, mais tout de suite après je me demande si ma famille aimerait cette histoire, et puis j'élargis, je m'interroge sur le fait de savoir si le plus grand nombre va pouvoir être intéressé par cette histoire. Un film doit être une promesse de rencontres.

Comment le spectateur que vous êtes a-t-il reçu LE RIRE DE MA MÈRE ?

Comme je joue dedans, j'ai eu un peu de mal à le regarder d'une manière détachée. Mais je l'ai reçu comme un film qui donne envie de vivre, un film qui dit que, quel que soit le degré de malheur où on est tombé, il faut s'accrocher, parce que tout vaut quand même le coup d'être vécu, les petits plaisirs comme les grands chagrins. LE RIRE DE MA MÈRE est un film humaniste et délicat, qui ressemble à ceux qui l'ont conçu, écrit et réalisé. Et tant pis si je me répète, mais c'est un film qui m'a ramené à Brel, à sa sincérité si poignante et si poétique.



entretien avec Sabrina Seyvecou

Qu'est-ce qui vous a séduit dans ce projet ?

D'abord, j'ai eu un vrai coup de cœur pour le scénario, car il parlait avec beaucoup de délicatesse et de finesse de ces périodes douloureuses de la vie auxquelles on a tous été plus ou moins confrontés. Tout était fluide dans cette histoire, la façon dont elle était racontée, ses personnages aussi, qui semblaient appartenir à la vraie vie. C'était léger, pudique et pourtant, il n'y avait pas d'ellipse, rien n'était tu, ni même édulcoré. Tout était dit, avec une grande simplicité. On se serait cru dans du Claude Sautet.

J'ai rencontré Colombe et Pascal assez vite après avoir lu leur script. Et, si j'avais eu le moindre doute, ce que je n'avais pas, ce rendez-vous avec eux l'aurait levé. La sincérité de leur démarche, leur générosité et leur énergie à défendre leur film m'ont profondément émue, bouleversée même. J'ai compris que LE RIRE DE MA MÈRE, était leur histoire, vue à travers les yeux de l'enfant qui, aujourd'hui, est devenu le leur à tous les deux. Irrésistible, non seulement pour l'actrice, mais aussi pour la femme que je suis.

Et votre personnage ?

Comme tous ceux du film, j'ai trouvé qu'il était décrit avec beaucoup de tendresse et de justesse. Et puis, j'ai aimé que Colombe et Pascal en aient fait une femme peintre. Cela permettait à Gabrielle d'exister d'emblée, d'être à la fois très présente et de rester, en même temps, dans le secret de son atelier, un peu à distance du drame que vivent son compagnon et son fils.

Préparer ce rôle a été un bonheur. C'est la première fois que j'exerçais à l'écran un métier où je joue autant avec mes mains. C'était très libérateur et très sensuel. J'ai appris le fusain avec l'artiste Christelle Labourgade, dont les œuvres sont celles de mon personnage dans le film. Elle m'a donné quelques cours le mois précédent le tournage. Christelle a été l'une des rencontres les plus stimulantes que j'ai fait sur ce projet. C'est une artiste douée et une femme passionnante, habitée par son travail, comme j'en ai rarement rencontré.

Quand on est peintre, on travaille sur l'ombre et la lumière. Symboliquement, pour le petit garçon qui sait qu'il va devenir orphelin, trouver de la lumière, et donc finalement de la vie, chez celle qui va se substituer à sa mère, c'était joli.

Avez-vous été étonnée que Colombe et Pascal vous sollicitent pour ce rôle ?

Un peu, parce que je ne les connaissais pas du tout. Etre contactée par des gens, qui, sans que vous les ayez jamais rencontrés, apprécient votre travail, fait non seulement plaisir, mais excite votre curiosité. J'ai été d'autant plus surprise par la proposition de Colombe et Pascal que d'habitude, on me sollicite plutôt pour des rôles de femme un peu revêche, ou insolente, ou rebelle. Gabrielle, faite de douceur et de silence, était pour moi un peu comme un contre-emploi. Elle m'a emmenée ailleurs. Ça a été formidable.

Comment le tournage s'est-il déroulé ?

J'en ai connu rarement de plus serein. Colombe et Pascal savaient ce qu'ils voulaient, mais ils étaient quand même à l'écoute des comédiens, ouverts à leurs propositions. Chez les réalisateurs qui travaillent en binôme, les rôles sont souvent assez définis. Pas chez Colombe et Pascal qui se sont passés le relais, sans jamais aucun heurt. Quand on avait des problèmes, on allait voir celui des deux qui était disponible à ce moment-là. Et on savait que, derrière, il n'y aurait pas de contre-ordre. Quant à l'équipe technique, elle a été plus que parfaite. Ayant longtemps travaillé comme directeur de production dans le cinéma, Pascal avait engagé la crème de la crème. Tout le monde a travaillé dans la même direction, sans problème d'ego.

Un mot sur vos partenaires...

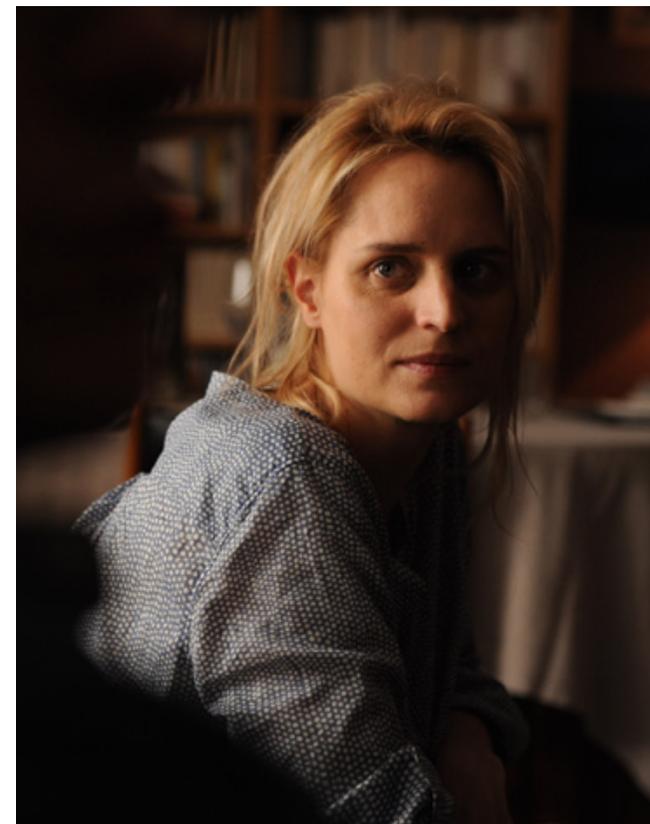
Quand une équipe est soudée autour d'un projet, en général, avec ses partenaires, tout se passe bien. Pascal Demolon s'est montré d'une grande générosité. À cause de notre différence d'âge, j'avais un peu peur d'avoir du mal à rendre crédible notre couple. Mais une fois face à lui, mes craintes se sont envolées. J'adore tourner avec les enfants parce qu'avec eux, on ne peut pas tricher. Igor, qui n'en était pas à son premier film, a su doser spontanément et expérience. Un régal ! Quant à Suzanne Clément, elle a épaté tout le monde, par sa générosité, sa drôlerie et sa légèreté d'être, malgré l'enjeu de son rôle.

Avez vous une anecdote ?

Quand j'ai été choisie pour ce film, je ne savais absolument pas que j'allais être enceinte. En un sens, cela ne tombait pas si mal puisque la Gabrielle du film attend un enfant. Mais, j'étais quand même bien embêtée. Quand je leur ai annoncé la nouvelle, Colombe et Pascal ont été à la hauteur de leur générosité. Ils m'ont dit qu'ils étaient heureux pour moi et feraient « avec ». Ce qu'ils ont fait effectivement en modifiant certains cadrages. Aujourd'hui il est très émouvant pour moi d'avoir la trace de ma grossesse dans un film.

Qu'avez vous ressenti en voyant le film ?

J'ai été épatée par la fluidité du récit et la douceur qui s'en dégage. Je redoutais le pathos, il n'y en a pas trace. Faire un film aussi lumineux avec un sujet aussi délicat, c'est très fort.





liste artistique

MARIE	Suzanne CLEMENT
ROMAIN	Pascal DEMOLON
GABRIELLE	Sabrina SEYVECOU
ADRIEN	Igor VAN DESSEL
MATHIS	Mathis BOUR
ELSA	Salomé LAROUQUIE
CARINE	Carine MAY
MYRIAM	Ludivine de CHASTENET
NICOLAS	Bertrand COMBE
SUZANNE	Carmen FERLAN
ARMAND	Christian DRILLAUD
SYLVIE	Marie BERTO
PATRICE	Jean-Yves CHILOT
PROFESSEUR ISTIER	Gilles KNEUSE
L'ORL	Grégoire COLIN

liste technique

Réalisateurs et scénaristes	Colombe SAVIGNAC et Pascal RALITE	Régisseur général	Gaël DELEDICQ
Producteurs	Marie-Castille MENTION-SCHAAR et Pierre KUBEL	Directeur de la photographie	Myriam VINOCOUR A.F.C.
Coproducteurs	Loma Nasha Films	1 ^{ère} assistante opératrice	Pauline TERAN
	Vendredi Films	Photographe de plateau	Thierry VALLETOUX
	Orange Studio	Chef opérateur du son	Thomas BOURIC
	Nexus Factory	Créatrice de costumes	Isabelle MATHIEU
	Umédia	Costumière	Capucine MARTIN
En association avec	Ufund	Chef maquilleuse	Valérie THERY
	Cofimage 28	Chef coiffeuse	Diane DUROC
	CPCF3	Chef décorateur	Herald NAJAR
Avec la participation de	OCS	Chef monteuse image	Vanessa BASTE
Avec le soutien de	La région Île de France	Avec la complicité de	Guy LECORNE
	Du Tax Shelter du Gouvernement Fédéral de	Chef monteur son	Alexandre FLEURANT
	Belgique et des investisseurs Tax Shelter	Bruiteur	Florian FABRE
Producteur exécutif	Philippe SAAL	Mixeur	Raphaël SEYDOUX
1 ^{ère} assistante réalisatrice	Zazie CARCEDO	Superviseur sonore	Bruno SEZNEC
Scripte	Joëlle HERSANT	Chef électricien	Thierry DEBOVE
Casting enfants	Valérie ESPAGNE et Ophélie GELBERT	Chef machiniste	Brice PILLOT
Casting rôles	Lucciana de VOGUE	Musique originale	Maxime BEAUDET
Casting petits rôles	Christophe ISTIER	Directeur des effets visuels	Alain CARSOUX